

Mon atelier

Boris Taslitzky

Le choix d'un moyen d'expression est bien évidemment une affaire de tempérament. J'aime le dessin à la plume pour son caractère implacable, son austérité, sa fraîcheur. De chaque trait naît une définition et une affirmation sur quoi il n'y a plus à revenir. Donné, il ne se reprend plus. Réfléchi, tracé trop rapidement, il ne suppose nulle hésitation dans son intériorité ni dans ses rapports avec les autres traits. Je tiens l'emploi du grattoir pour une hérésie qui énonce le tâtonnement et qui, techniquement salit le blanc du papier blanc, crée un gris non voulu. Ce blanc que réserve le trait, c'est tout le dessin tel qu'en moi-même il correspond à l'expression d'une sensation, d'un sentiment, d'une idée. Les noirs les plus profonds, jamais bouchés cependant, ne sont pas dominants. C'est par les blancs que je m'exprime, ce sont les blancs que je dessine.

J'abhorre la magie et je hais le mystère : mon romantisme aspire aux belles idées claires, nues, souples comme une lame, décidées en arabesques, ces épures en mouvement génératrices d'infinis développements, négations d'imprécis, volontés affirmées en son de harpe, rayonnantes, tranchées dans l'espace du temps qui, pour nous, s'écoule inexorablement.

J'aime la nature et les hommes qui sont d'elle. Je fais le portrait d'un arbre comme celui de mon semblable. J'en fais le tour à partir du point fixe où j'ai choisi de me placer, fidèle au spectacle que ce lieu m'offre, conscient qu'il est en bien d'autres possibles comme je sais que l'être dont je traduis un aspect n'est celui-ci ou celui-là qu'avec moi, parce qu'il se sait observé par moi, qu'il est lui-même mais en représentation et que nous nous reflétons. Un portrait ne ressemble qu'à l'instant de l'échange. Il n'est qu'un moment défini de la compréhension que j'ai de mon modèle, il ne dénonce que moi, il ne fixe qu'un temps de mon évolution qui ne se peut mesurer qu'à celle d'autrui, homme, arbres ou objet créée par d'autres.

J'arrête mon travail lorsque je me reconnais, c'est-à-dire au point où je rencontre la pensée claire que mon modèle peu à peu me suggère. Afin de savoir qui je suis, je me confronte aux autres et si je m'abuse

c'est que je sais mal leurs dimensions. Ma précision n'est déterminée que par ma raison ou mes erreurs possibles ; ma solution peut être juste en partant de données incertaines. J'accepte que d'autres, à partir d'un même angle de vue et du même modèle, avancent des solutions différentes parce qu'ils sont heureusement différents de moi. Ainsi s'instaure la discussion que j'approuve, rejetant autant que faire se peut l'attrayante mais stérile polémique. Je ne prétends faire la leçon à personne, les raisons des autres m'apparaissent légitimes pour ce qu'elles leur sont nécessaires. Des artistes, mes confrères, j'en connais qui ont plus de force que je n'en ai, plus de poids, plus de présence, plus de fantaisie, plus de goût. De goût je n'en ai guère. C'est ce qui me sauve. J'en sais aussi qui ont plus d'intelligence et beaucoup, beaucoup d'autres qui sont très malins, rusés, sorciers. Ce qui me caractérise c'est la gentillesse. Oui je suis incroyablement gentil, cela se voit dans mes dessins, c'est même ainsi que j'en ai pris conscience, même si cela se remarque moins dans la vie.

La gentillesse n'est pas une mièvrerie. J'en avertis ceux qui la situeraient mal ou ne sauraient pas lire le dessin. Rien ne ressemble plus à la pointe acérée de la plume, ce bec acéré, que l'arme blanche. Mon dessin est œuvre de gentil homme. C'est affaire d'esprit et de main aussi. La mienne qui pense, se fait souple et obéissante à la pensée qui l'oriente tenant doux et ferme l'outil au manche léger, à la pointe précise qui sait être généreuse. Ma main qui ne tremble pas manie l'outil sans lui faire torturer le papier, sans rehauts ni remords, piquant, affleurant ou tranchant, mais d'un coup, nettement. Le papier, si je le veux propre, c'est d'abord que je le respecte. Les hommes aussi.

La plume est légère. Là où l'outil ne pèse pas, s'épanouit ma liberté. Le moyen de transmettre se réduit à presque rien. Entre la tête et le papier, il n'y a plus que ce point matériel de la pointe d'acier tendre mordant la feuille en un combat ou la patience n'est rien, ou la passion raisonnée fait tout.

Je dessine comme d'autres collectionnent. Je m'empare des expressions, des regards perdus, je vole des pensées. J'ai dessiné la joie et l'outrage. J'ai la passion de l'homme. Le portrait de l'arbre est celui de l'homme puisque c'est l'homme qui le trace. Le portrait de l'objet est celui de l'homme qui l'a fabriqué. Portraitiste attentif, je sais n'avoir jamais fait que mon autoportrait, celui d'un homme que les autres hommes ont fait ce qu'il est devenu, avec leur aide, sous leur pression, et qui, lui aussi, pour la part qui lui revient, si mince soit-elle,

a prise sur l'événement. Mon dessin d'après nature s'essaye à croquer dans la vie, à fixer l'instant, à nier l'indifférence.

J'aime la peinture d'Histoire. Les Grandes Machines aux cent mille personnages racontant (quel mot !) les événements qui font date dans la vie des hommes de mon temps. C'est la raison qui me pousse à dessiner les regards et les brins d'herbe, à analyser les pétales, à vouloir comprendre les plis d'un vêtement qui sont ceux d'un caractère. Ce n'est que du dessin d'étude bien sûr. Ho ! philosophe vous pouvez parler avec légèreté des temps révolus où l'art se voulait connaissance ; apprenez d'abord à vous connaître vous-même.

Parce que je suis dans les foules en mouvement, là où se portent et se reçoivent les coups, il m'arrive d'en être atteint et pas toujours du fait de l'adversaire. Alors, carnassier blessé, je file dans ma tanière pour y lécher mes plaies. J'y fais des confidences au poêle de l'atelier, cette belle cloche lyonnaise au ventre rond qu'ennoblit le roux doux carminé de la rouille. Il en entend de toutes les couleurs. Il sait digérer mes douleurs, les transformer en fumée dans le calme trompeur de son hiératisme éclairé. Il pose et je le peins et je le dessine. Il est centre de chaleur, d'expression, il est lumière dans cette ancienne écurie désaffectée où filtre un jour avare. Là tout m'y est modèle, tout m'y est sujet, le chevalet qui a beaucoup supporté de mes œuvres et de moi-même, la chaise basse en forme de prie-dieu, le bric-à-brac des livres, la table à dessin et la palette et le balai, la caisse à charbon, la corbeille à papier, tout cela qui dit le labeur journalier, objets aimés, maltraités, poussiéreux, polis, usés, hétéroclites, indispensables, que le travail assemble en accords bizarres, qui s'unissent et se répondent dans l'impeccable rythme d'une logique que l'action détermine.

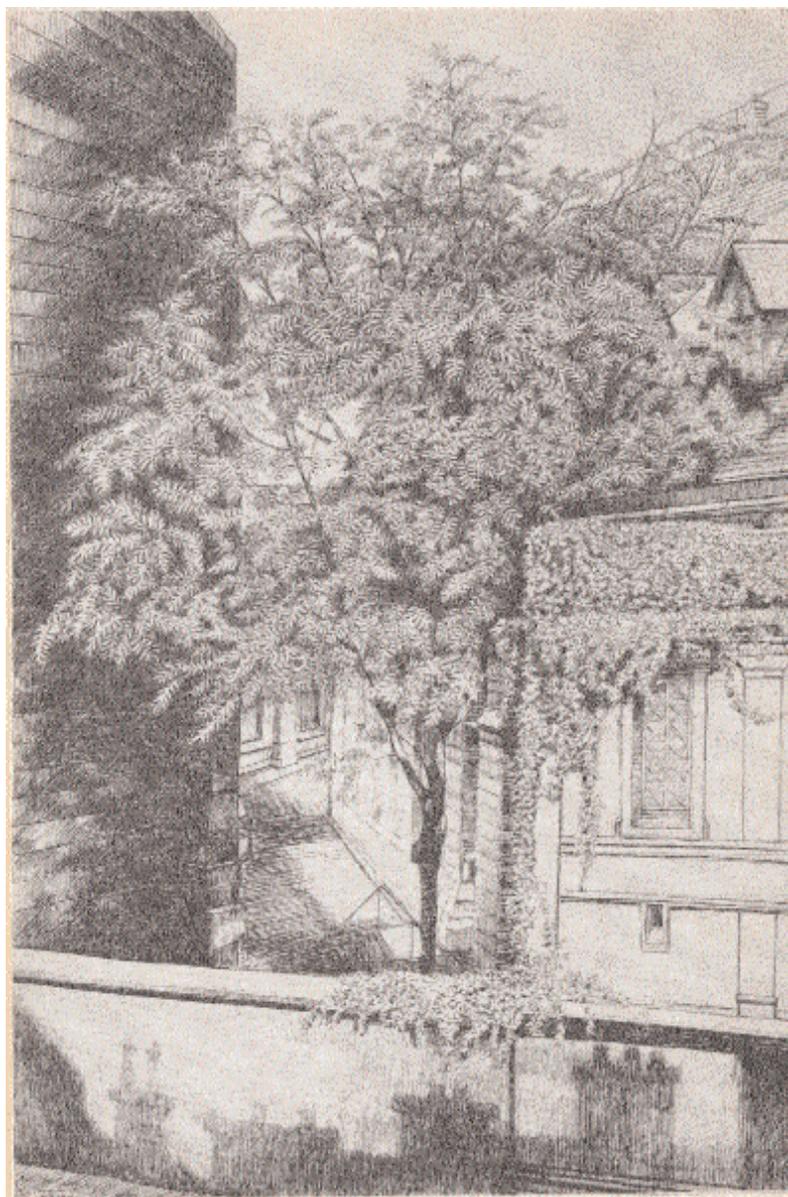
Le dessin naît lentement, passe par des phases surprenantes : il est souvent tentant de l'abandonner à tel ou tel autre degré de son évolution, lorsque l'œil se ballade dans l'inachevé, cette infernale séduction que je me permets peu. Lorsqu'il est terminé, rien n'y dénonce l'effort ni les affres de la naissance, il semble tout naturel, il atteint enfin à ce sommet : une vision qui paraît *Ordinaire*. Celle où tout le monde peut se retrouver, un lieu de rencontre. C'est alors que j'éprouve un court instant de satisfaction.

Il est des gens pour s'étonner de mon habileté technique. Ils disent : « Bon Dieu, quel métier ! » le métier, bien sûr j'en ai. Une certaine forme de métier. Celle que je me suis forgé au cours des années et qui ne vaudrait pas pour d'autres. Ils me disent en fait que j'ai trop de métier, qu'un peu de maladresse voulue (!) m'apporterait bien du charme. Ils assurent que je serai un sacré graveur. Je n'en sais

rien, il faudrait voir. La gravure à l'eau-forte obéit à d'autres raisons que le dessin à la plume, celui-ci fait appel à d'autres impératifs que le dessin au crayon. C'est tout bonnement le sujet qui détermine la forme de traduction. Il paraît que le Sujet aujourd'hui, n'est plus d'aucune importance. Les esthéticiens l'affirment, les artistes s'en convainquent. C'est exact en un sens. Au sens de la *Solitude*. Il me paraît vrai que, lorsque l'artiste s'isole et il y aurait beaucoup à dire sur les motifs qui l'y acculent, le sujet cesse d'être tremplin, se fait prétexte, disparaît.

Isolé, je ne le suis pas. Ce serait bien facile. Je m'y refuse. Seul sur mon chemin mais solidaire de ceux qui font *l'Histoire*, au jour le jour, je suis partie intégrante de leurs foules innombrables. avec eux je fais consciemment le tour du monde et faisant seul celui de l'atelier, c'est d'eux encore que je parle, que je témoigne en homme de métier, adroit, dont l'habileté technique conçue comme un service se doit de traduire l'esprit de cette grande dame dont l'approche paraît si simple mais demande tant d'analyse : *l'Honnêteté*.

Boris Taslitzky



L'arbre de la rue Racine à Paris



Portrait d'Évelyne (1965)